

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quand l'occasion fait le libraire

Francine Bordeleau

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1993). Quand l'occasion fait le libraire. *Lettres québécoises*, (70), 7-9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Quand l'occasion fait le libraire

Le marché du livre, c'est de plus en plus l'affaire des librairies d'occasion. Ne serait-ce qu'à cause de leur nombre — on en compte une cinquantaine rien que dans le Grand Montréal —, elles sont en voie de devenir un véritable phénomène. Mais un phénomène qui contient ses zones d'ombre.

DOSSIER

Francine Bordeleau

«Des receleurs», lance cette propriétaire de librairie agréée. «Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier qui achète du livre volé.» L'accusation, qui vise les librairies d'occasion — ou plutôt certaines d'entre elles, faudrait-il préciser —, n'est pas nouvelle. Et elle est, hélas, fondée. Dans le milieu, c'est un secret de polichinelle : agissant seuls, ou organisés en réseaux, des voleurs écoulent leur marchandise à des libraires d'occasion complaisants, à moins qu'ils ne répondent carrément à leurs «commandes» passées en bonne et due forme. Le recel est un problème tellement grave que l'Association des libraires du Québec a déjà rencontré officiellement la police de Montréal pour tenter de le juguler, affirme Louise Rochon, la directrice générale de l'organisme. Sans résultat.

Voilà qui ébranle l'image romantique qu'on a déjà eue des librairies d'occasion. Introduites au Québec depuis plusieurs décennies déjà (et dans une formule empruntée aux fameux bouquinistes de la Seine, qui vendent des livres d'occasion depuis quelques siècles), elles ont été longtemps synonymes d'après-midi entiers passés à bouquiner, à chercher, au travers des volumes jaunis entassés sur des rayonnages poussiéreux, LE livre abandonné par un lecteur ignare ou nécessiteux. Elles n'ont peut-être pas toujours été populaires comme aujourd'hui, mais elles ont toujours eu leur clientèle de fidèles et d'habités — dont une bonne part d'étudiants —, ces librairies qui se sont donné des noms évocateurs comme «L'échange», «Le Chercheur de Trésors» ou «Bibliomanie», et où l'on était sûr de faire d'heureuses trouvailles. Il y a dix ans, les essais de philosophie, d'anthropologie et de psychanalyse avaient la cote, les éditions originales des ouvrages de Lacan, Deleuze, Barthes et consorts — ces gros bouquins étrangers qui coûtaient une fortune et qu'on avait même du mal, parfois, à trouver dans les librairies de neuf — se vendaient ici à prix d'aubaine. L'amour des livres et du savoir semblait animer tout le monde, clients comme

libraires, les premiers suppliaient qu'on leur vende le livre un dollar de moins, les seconds négociaient ou étaient sans merci — on savait qui —, et, derrière les vitrines, le savoir continuait de narguer à prix réduit étudiants fauchés et chômeurs érudits.

La guerre des prix

Mais au même moment, Roger Lévesque, avec son Colisée du Livre, commençait de bouleverser cette image romantique des librairies d'occasion. Snobé par ses compétiteurs qui l'accusent d'avoir dénaturé la vocation, Lévesque n'en est pas moins rendu à quatre établissements (trois à Montréal, un à Québec) regroupés sous la même bannière, et reconnaissables à leurs criardes devantures orange.

Le Colisée du livre se distingue des «vrais» bouquinistes par sa superficie — il est au livre ce que le Club Price est aux produits d'épicerie — et sa philosophie : ici on entend le terme «libraire» dans son sens anglais de bookseller. «Contrairement aux autres librairies qui sont généralement très sélectives, on prend tout, autant du livre spécialisé que du best-seller ou du Harlequin, on a une masse énorme de livres», dit Claudel Chouinard, gérant de la succursale de Québec.

Le Colisée du livre se distingue également par ses prix. Une règle non écrite veut que dans les librairies d'occasion, les livres soient vendus la moitié de leur prix de neuf; le bouquiniste, lui, peut payer les livres qu'il achète jusqu'à 25 % de leur valeur à l'état neuf. Ainsi, un livre valant 30 \$ sera vendu 15 \$; le «fournisseur» en recevra pour sa part 7,50 \$. Mais les prix sont aussi déterminés par d'autres facteurs : comme l'offre et la demande — celui qui vend ses livres aura bien moins que ce fameux 25 % pour un auteur peu connu ou un titre que le bouquiniste possède déjà en plusieurs exemplaires — et l'état du livre. En outre, les bouquinistes favorisent de plus en plus «l'échange»; on risque dès lors d'obtenir moins que 25 % lorsqu'on

tient à être payé en argent plutôt qu'en livres. Est-il besoin de le préciser ? «Personne ne devient riche en vendant à quelqu'un qui revend», comme le dit si bien Claudel Chouinard.

Le constat s'applique d'autant plus au Colisée que sa «masse énorme» de titres lui permet de vendre dix ou vingt-cinq cents (!) certains livres en édition de poche. C'est d'ailleurs là un autre secret de polichinelle : en raison des prix, nombre de bouquinistes n'hésitent guère à venir s'approvisionner au Colisée. Il n'est donc pas étonnant que les fournisseurs seront payés en conséquence. «On peut donner aux livres qui nous sont apportés une valeur correspondant à celle qu'attribueraient les bouquinistes, mais on le fera seulement dans les cas d'échange», dit encore M. Chouinard.

Un approvisionnement soumis au hasard

Il n'en reste pas moins que la qualité des stocks d'un bouquiniste dépend essentiellement de ses fournisseurs : «le mieux, dit Michel Roy, propriétaire de la librairie Au lieu du livre, à Québec, c'est de pouvoir compter sur une sorte de réseau constitué de clients qui nous approvisionnent régulièrement.»

Le bouquiniste se targue d'avoir, parmi ses fournisseurs, des professeurs et des journalistes littéraires. Il n'y a donc pas que des gens ayant besoin de sous qui se départissent de leurs livres; plusieurs vendent des volumes devenus encombrants et inutiles.

Mais les bouquinistes sont devenus débrouillards. S'ils achètent à la pièce, ils s'approvisionnent aussi auprès des institutions — notamment dans les bibliothèques qui, on peut le déplorer, vendent des collections entières pour une bouchée de pain — et des collectionneurs, fréquentent assidûment les encans ou courent les ventes de garage. «Certaines personnes font même office de rabatteurs de livres à temps plein — on les appelle «scouts» — pour le compte de librairies et achètent des caisses entières dans les marchés aux puces et les bazars», dit, un rien méprisant, Richard Gingras, copropriétaire de la librairie Le Chercheur de Trésors, à Montréal.

Souvent, grâce à leurs fournisseurs, plusieurs librairies en viennent à développer des spécialités : on ira chez l'une pour ses bandes dessinées, chez l'autre pour ses rayonnages de littérature québécoise, chez une troisième pour ses livres érotiques, chez une quatrième parce qu'elle est anglophone... Cela fait dire à Michel Roy que «loin d'être un concurrent des librairies agréées, le bon bouquiniste en est plutôt le complément dans la mesure où il dispose d'un fonds considérable — qu'on retrouve de moins en moins chez les librairies de neuf — et peut même avoir une quantité importante de livres épuisés. En fait, nous possédons un fonds qu'aucune librairie de neuf ne peut avoir».

Mieux : si l'on cherche de ces vrais libraires à l'ancienne qui ont tout lu et savent parler littérature, c'est selon lui du côté des bouquinistes qu'il faut aller.

Ceux-là, assure-t-il encore, seraient même en train de jouer le rôle dévolu jadis au commerçant du coin ou au bistro de quartier : ils ont leur clientèle d'habitues qui viennent autant pour bouquiner que pour rencontrer leurs congénères. On parle littérature, on noue des liens...

Bel esprit de convivialité... qui n'est pas forcément généralisé. Chaque librairie d'occasion a en fait son style propre qui dépend de la personnalité du patron, du quartier, de la clientèle. Et si, comme le

souligne André Dubé, propriétaire de Turelis, à Rivière-du-Loup, les bouquinistes font ce métier «pour l'amour et la conservation des livres», personne n'oublie les affaires. Quant aux clients, une bonne partie d'entre eux fréquente les librairies d'occasion tout simplement parce que les livres y sont moins cher. Bouquiner ? Les bouquinistes remarquent un phénomène qui prend de l'ampleur depuis environ deux ans : les gens téléphonent pour demander un titre ou un autre. Quitte à attendre quelques mois ou à se mettre sur une liste d'attente. Ces «compléments» aux librairies de neuf deviennent ainsi de plus en plus, qu'ils l'admettent ou non, des concurrents.

Une nécessaire «diversification»

Il reste que la seule vente de livres contemporains ne suffit pas toujours à faire vivre son bouquiniste. Aussi la plupart se sont-ils lancés dans la vente de disques d'occasion en appliquant une politique similaire à celle de l'imprimé. Plusieurs affichent en outre la spécialité «livres anciens, épuisés ou rares», qui peuvent composer autour de 30 % du stock d'un bouquiniste, estime Richard Gingras. «Nous avons deux types de clients : les lecteurs qui vont partout, et achètent autant des livres neufs que des livres d'occasion, et les collectionneurs», souligne-t-il.

Le Chercheur de Trésors est l'une des trois librairies montréalaises à offrir un service d'évaluation des collections — service dont se prévalent les individus, à des fins d'assurances surtout, mais aussi les institutions —, et l'une des 31 librairies québécoises membres de la Confrérie du livre ancien. Seule association à regrouper des librairies d'occasion, la Confrérie n'impose pas à ses membres de véritable code de déontologie.

Toutefois, argue M. Gingras, «les conditions d'admission exigées des candidats assurent d'un certain professionnalisme : ainsi le bouquiniste doit être en affaires depuis au moins deux ans et appuyé par quatre «parrains» membres de la Confrérie».

L'organisme a mis sur pied, il y a quelques années, une Foire du livre ancien; jusqu'alors tenu exclusivement à Montréal, l'événement a connu, en mai 1992, sa première édition à Québec. Signe des temps : le livre ancien, ou rare, a de plus en plus d'amateurs.

Malheureusement pour ces derniers, les bouquinistes sont aujourd'hui bien au fait de la valeur des livres anciens et épuisés. Armés de catalogues, ils connaissent désormais le prix exact de Tintin chez les Soviets dans son édition originale, pour ne parler que de celui-là; en contrepartie, les propriétaires de livres de grande valeur ne risquent plus guère d'être les victimes d'erreurs involontaires.

Affaire d'éthique

Services d'expertises d'archives et d'évaluation, catalogues, regroupement en confrérie, «le milieu s'est structuré avec le temps, il est aussi devenu plus professionnel», soutient Richard Gingras.

Sans doute. Mais ce «milieu» qui n'est soumis à aucune règle, sauf à celles qu'il veut bien se fixer — le ministère de la Culture, responsable de tout le dossier «livres», ne peut exercer de contrôle sur les bouquinistes parce qu'ils n'exploitent pas une librairie agréée —, commence à déranger. L'Association des libraires, par exemple, souhaiterait que «tous ceux qui vendent du livre d'occasion se réunissent au sein d'une véritable association qui élaborerait des règles d'éthique précises», dit Louise Rochon.

Ces règles d'éthique devraient au premier chef encadrer la provenance des livres offerts à la vente. Car on remarque que ces «libraires» censés vendre du livre d'occasion peuvent aussi disposer de livres neufs. Ainsi, de l'aveu même de Claudel Chouinard, «on fait affaire avec des distributeurs pour le livre neuf». Mais les livres neufs que l'on retrouve ici, précise-t-il, «ce sont les invendus des distributeurs».

L'Union des écrivains du Québec (UNEQ) en a justement contre cette pratique. «Qu'arrive-t-il des contrats qui lient ces livres neufs qui aboutissent chez les bouquinistes?», se demande Bruno Roy, président de l'UNEQ.

Il est peu probable que leurs auteurs touchent les droits qu'ils devraient (en vertu de la Loi sur les droits d'auteur), que leurs livres soient soldés ou non. Or «on a vu des titres à l'état neuf arriver par caisses entières chez les bouquinistes», poursuit Bruno Roy, qui donne l'exemple d'un de ses propres livres, *Et cette Amérique chante en québécois*, paru chez le Leméac d'avant la fameuse faillite. On pourrait également citer *La Rage* (Québec/Amérique), de Louis Hamelin. Et d'autres encore.

Ce phénomène, l'UNEQ l'appelle le «faux pilonnage». L'éditeur annonce qu'un titre est pilonné (on pilonne — ou détruit — les exemplaires d'un livre qui ne se vend pas) alors qu'il en vend les exemplaires restants à des bouquinistes. Il peut aussi ne rien dire, et c'est souvent par hasard que l'auteur apprend le sort réservé à son livre.

Cette collusion entre éditeurs et bouquinistes, ou entre distributeurs et bouquinistes, permet de se débarrasser d'un titre tout en récupérant un peu d'argent. L'auteur n'en verra cependant pas la couleur. Le même phénomène concernerait aussi des titres européens, qui «arrivent ici par containers entiers», soutient Richard Gingras.

L'ennui, c'est que si les bouquinistes sont de plus en plus nombreux à désavouer le recel — gageons que dans certains cas les clients, qui ne veulent pas être accusés de posséder des livres volés, y sont aussi pour quelque chose —, ils ne semblent pas trop mécontents lorsque des livres neufs leur passent entre les mains. Il faudrait dès lors que distributeurs et éditeurs, puisque ce sont quand même eux qui les ont, ces livres neufs, acquièrent certains principes. Et que l'UNEQ, si elle veut vraiment protéger ses membres, se livre à une enquête exhaustive...



imprimerie gagnée Itée

LIVRE

Louiseville, Qc 1-800-567-2154
 Montréal, Qc 514-527-8211
 Ottawa, Ont. 1-800-298-8211
 Québec, Qc 418-844-7748
 Télécopieur: 819-228-8390 Télécopieur: 514-521-4860 Télécopieur: 514-521-4860 Télécopieur: 418-844-0594



Alberto Manguel

La Porte d'ivoire

Roman

Boréal

Boréal

Gilles Archambault
Un après-midi de septembre

Un récit qui se lit comme une bouleversante confidence, où le ton intimiste propre à Gilles Archambault est plus émouvant que jamais.
 112 pages + 15,95 \$

Esther Croft
Au commencement était le froid

L'itinéraire d'une femme, d'une conscience, aux prises avec le froid qui environne et fonde nos existences.
 108 pages + 15,95 \$

Alberto Manguel
La Porte d'ivoire

Traduit de l'anglais par Charlotte Melançon
 L'histoire d'une famille respectable à jamais marquée par la révélation d'une terrible vérité.
 266 pages + 19,95 \$